

Des gestes barrière comme il en pleut

Il n'existe plus beaucoup d'endroits jolis pour accueillir la parole des enfants. À quoi ça tient et qui ça touche ?

Sandrine Deloche
 Médecin pédopsychiatre

Des endroits poétiques discrets, à taille humaine, pouvant s'apparenter aux cabanes au fond du jardin. À un jardin même. Je travaille dans un de ces lieux. Un Centre médico-psycho-pédagogique (CMPP) parisien, paisible, entouré de galeries d'artistes. Attenant à un atelier de gravure, au fond d'une cour, il s'accorde au temps artisan, à sa minutie. Des lieux cachés comme celui-ci, combien en existe-t-il encore pour accueillir ce que des enfants auraient à dire pour aller mieux ? Un lieu d'écoute telle une surface d'inscription de la parole, comme elle vient, comme elle peut, devancée par presque rien. Si ce n'est la confiance faite à l'enfant, à ces gamins-là, de savoir mieux que quiconque pourquoi leur venue ici. Accompagnés la plupart du temps, ils nous confient parfois leurs parents, restant alors sur la réserve. Travailler dans un de ces lieux devient sans doute une exception et donne une haute conscience qu'il est en voie d'extinction. Le soin par la parole et son écoute psychanalytique jalonnent l'histoire de ce lieu. Son âme, ses petits bureaux, ses dédales de couloirs nouent en-

france psychique. Leur feuille de route est de transformer ces lieux en « plate-forme ». Non pas celle à la cime des arbres pour contempler les nids, les étoiles, le gibier. Celles semblables aux machines extractives de la richesse terrestre. Maintenant on le sait, le forage a ses limites aux conséquences dévastatrices sur l'équilibre du monde.

La richesse ici est notre savoir-faire, un collectif de soignants aguerris à travailler en cordée comme en solitude assumée. Des professionnels d'horizons divers, aux itinéraires de travail et de formation élargis réalisant une entité plurielle : l'équipe. Elle soutient la mise en commun telle une surface d'échanges, de paroles, de disputes, de questions. Ses contours mouvants et sa vitalité prennent racine là, dans ce lieu partagé.

Au-dessus, très loin de cette quotidienneté, se décident en dépit du bon sens la pérennité du lieu et ses pratiques de soin selon un futur qui nous échappe. Tout simplement, parce que l'administration surplombante a la paresse de rester déchaussée d'indispensables godillots de terrain, jusqu'à oublier de nous interroger, de prendre connaissance de ce qui s'y passe. L'appui au réel est jugé néfaste, voire contraire aux innovations « performatives » et « qualitatives ». La nouveauté à tout prix, malgré son inutilité, garantit l'avancement dans la place. L'innovation managériale et sa mécanique détruisent le sens des pratiques, le savoir-faire

jusqu'aux mots qui le constituent. Oui plate est la forme de la pensée qui fait structure politique et profile l'horizon. C'est décidé, les missions futures des CMPP seront des missions d'évaluation d'orientation et de diagnostic constituant l'alibi de ces fameuses « plates-formes », et faisant voler en éclat le décret 63-146 fondateur de la création des CMPP.

La désignation « plate-forme » engendre le règne du protocole, du triage de ces enfants inadaptés aux cadres normatifs psycho-éducatifs et pédagogiques qui jalonnent désormais les parcours de l'enfance grâce aux outils neuroscientistes mis à disposition. Détection dès la maternelle de tout ce qui dépasse des courbes normatives du développement psychoaffectif. À cet âge, l'hétérogénéité des seuils d'éclosion reste tout à fait banale, voire souhaitable pour une vie en

Aujourd'hui, la beauté est une lutte,

un état friable face aux pouvoirs prédateurs.

semble la discrétion des soignants, les faits et gestes du quotidien, et la parole. Celle devancée le moins possible par l'assignation, celle de la condition sociale, de la maladie dite mentale, du signifiant handicap, de l'échec en tout genre... Pour tout cela, le lieu compte aussi, orne le tout. Aussi, devrait-il incarner l'engagement d'une telle pratique, en être un des signes tangibles ? Aujourd'hui, la beauté est une lutte, un état friable face aux pouvoirs prédateurs. Eux agissent toujours dans le même sens, le saccage d'un certain art de vivre, celui rapporté à la singularité du sujet, à sa dimension poétique, supplantée au profit du mot « norme » accolé au plus grand nombre, à son encerclement quadrillé.

Dans cette visée, la technocratie et ses managers s'acharnent à dévoyer les lieux d'accueil de la souf-

collectivité. Non, désormais les lambins, les récalcitrants, les retardataires à l'allumage ou les trop excités seront étiquetés « troubles ». Le trouble remplace le symptôme. Le « trouble » raconterait-il la sonorité proustienne de nos bambins selon l'expérience première de la rencontre, celle de l'altérité ? Vous rigolez ! Il ne s'agit pas d'être troublé, mais d'être un trouble. Le « trouble du neuro-développement » cote et ratisse désormais plus large que le « trouble du spectre autistique » et ce dès 3 ans ; la pêche risque d'être fructueuse ! C'est sympathique et évidemment très structurant pour un enfant de s'entendre désigné par de tels signifiants : « trouble », « spectre » ou « handicap » renvoyant aux notions d'incapacité, de déviance et de fixité de la chose.

Et pourquoi pas établir ces grilles de cotation dès la crèche pour que la stigmatisation actionne encore plus en amont toutes les formes d'exclusion et de délaissement sous le vocable du politiquement incorrect de « l'inclusion ». Car « le virage inclusif » qui chapeaute le tout est exactement le contraire de ce qu'il dit. Il s'agit de fermeture de beaucoup de structures médico-sociales de soins tels les instituts thérapeutiques éducatifs et pédagogiques (ITEP) ou médico-éducatifs (IME). Du reste, on ne dit plus « institut » qui soutend une institution, donc de l'humain en collectif et aux manettes, mais « dispositif » qui renvoie à un format dématérialisé et à la carte du soin. Le suivi des enfants renvoyés au bercail sera dorénavant organisé à partir de leur domicile selon « un panier de soins » de prises en charge le plus souvent en libéral, ou parfois sur des lieux associatifs, mais selon des temps beaucoup plus réduits et éparpillés, avec un travail davantage successif que collectif de soignants. Cette réduction du soin est inacceptable et pourtant nos revendications se cognent à un mur.

Nous accueillons parfois la passion de l'ignorance chez les enfants en échec scolaire. C'est un blocage rugueux, un bloc minéral parfois. Une vraie barrière au plaisir de penser. Face à ce figement de l'esprit, comment rétablir l'agilité du vivant ? Il s'agit alors de trouver l'angle qui fera céder cette résistance pour accéder à l'autonomie qui s'ensuit : être soi, sujet unique et pensant. Se tente alors un travail minutieux, un temps long de patience, pour lequel il nous faut rester vivants et inventifs.

Hasard ou ironie du sort, on nous gave par ailleurs de la plus folle passion des ignorances. Elle se nomme

Contrat pluriannuel d'objectifs et de moyens (CPOM), consistant en un mariage forcé entre différentes structures ne délivrant pas obligatoirement un même type de soin, mais solidairement engagées sur le plan gestionnaire et financier. C'est un montage très pernicieux qui rendrait responsables non plus les décideurs gestionnaires d'en haut, mais les praticiens d'en bas qui ne feraient pas le chiffre attendu d'activité. Si l'une des structures défaille, elle embarque les autres pour éponger le déficit. Chaque année, le CPOM formalise une feuille de route barbouillée d'acronymes, d'items, de logos. Une novlangue indigeste pourrissant la parole et son langage.

Nos oreilles sont assommées d'improbables inutilités de la langue. Ça fait barrière, ça fait geste barrière à tout dialogue jusqu'à faire émiettement du collectif par effet de sidération. Celle qui use la corne de notre vigilance et de la solidarité de travail. Un jour, cette pollution propre et figurée aura ma peau, le degré de tolérance à l'insupportable aura été franchi, la honte aussi d'être assimilée à ces saloperies.

Un jour, cette langue pourrie a agi selon les attendus de la QUALITÉ. Non pas la qualité d'accueil, d'écoute ou la qualité éthique et morale du lieu, donc de son équipe. Non il s'agissait de la qualité de la gestion du risque. Et d'un coup, sans prendre en compte quarante années de présence d'un escalier et sa rampe faisant partie intégrante du lieu, il fut décidé de sécuriser l'endroit, le seuil en haut de l'escalier, exactement le point d'espace transitionnel entre le dedans et le dehors. En bas de l'escalier, on ne voit rien du lieu, en haut des marches, évidemment on y est et s'enclenche dès cet instant la fonction d'accueil, celle qui fait enveloppe et soin au sens de l'hospitalité. Le premier accueil désignant le lieu est dorénavant un geste barrière, celui d'ouvrir un petit portique pour très jeunes enfants. Le message est sans équivoque : ce lieu est dangereux. Il nous détrône par là même de notre fonction de contenance psychique. Celle qui permet aux enfants d'être libres de leurs mouvements et de leurs éprouvés tout en offrant une présence sécurisante et attentive. Celle qui s'apprend et se transmet sur le terrain. Elle s'exerce dès lors que nous sommes engagés dans le soin, mais sans doute exagérément adaptable à chacun des patients suivis ici. La vie rétrécie à la notion du risque, on en sait quelque chose depuis un an, n'est pas une vie ! Elle s'apparente à une domination du pouvoir à l'endroit de nos libertés. Une seule issue vient à mes oreilles, faire sauter les barrières. 